Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 77 (1968)
Heft: 4

Artikel: Aux frontières de l'incroyable
Autor: Brunner, Ernst
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683897

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Aux frontières de l'incroyable

Pendant son séjour à Kontum, notre équipe avait réussi à installer dans les montagnes voisines un petit dispensaire-hôpital réservé uniquement aux Montagnards blessés et malades. Ce dispensaire a été détruit lors des combats de février 1968, après avoir rendu d'inappréciables services. Il était desservi par un infirmier suisse, Ernst Brunner, rentré depuis lors au pays. Nous lui avons demandé d'écrire un compte rendu de son travail dans la brousse, des expériences qu'il a faites lors de son séjour au Vietnam, parmi la population primitive qu'il soignait: les «Montagnards».

Quelle est donc l'origine des légendes dont notre patrie — je pense notamment aux cantons des Grisons et du Valais — est si riche? Sont-elles le fruit d'une fantaisie débordante, de chimères, de fantasmagories nées de la peur? J'ai toujours lu avec plaisir légendes et contes bien que certains faits incroyables m'aient fait parfois sourire.

Mais plusieurs expériences que je ne peux m'expliquer par la raison pure m'ont appris dernièrement à accorder une plus grande attention à des faits fabuleux touchant au domaine du merveilleux et de l'incroyable.

J'ai vécu les événements que je vais conter alors que je me trouvais au Vietnam parmi les Montagnards, une peuplade primitive d'origine polynésienne.

Le dispensaire que nous avions installé et que nous exploitions à leur intention était situé à quelque 6 km du chef-lieu de la Province, dans un endroit absolument isolé. J'y travaillais en ma qualité d'infirmier, donnant des soins aux malades et enseignant tout à la fois la pratique des premiers soins à des jeunes gens et des jeunes filles indigènes. Malgré les différences de culture et de mentalité qui me séparaient des Montagnards, je me suis toujours trouvé à l'aise parmi eux. Les filles ne savent ni lire ni écrire. Elles ignorent évidemment tout des soins aux malades, ayant toujours vécu dans les simples huttes de bambous de leurs villages de brousse et ne faisant rien d'autre que de ramasser les plantes, les racines et les bestioles qui constituent les repas quotidiens. Les garçons sont un peu plus développés grâce à la formation scolaire simple dont ils ont généralement bénéficié. La plupart d'entre-eux avaient aussi été une fois ou l'autre en contact avec la civilisation européenne. Toutefois, il s'avérait plus aisé d'instruire les jeunes filles montagnardes que les garçons.

Malgré le plaisir que j'avais à travailler avec mes aides montagnards et à vivre en leur compagnie, j'éprouvais parfois le besoin bien naturel de m'entretenir avec des Occidentaux. C'est ainsi que j'ai passé plusieurs dimanches de détente dans un camp militaire vietnamien des environs où quelques soldats américains avaient également leurs quartiers.

Lors d'une visite à ce camp, — alors que depuis des jours de graves combats sévissaient à Dak-To, à quelques kilomètres de Kontum — le commandant du camp me dit: *«Demain matin, nous ferons une tournée dans quelques villages situés dans la zone des combats pour voir ce que devient la population civile. Voulez-vous nous accompagner? Départ à 8.30 heures.»* J'acceptai évidemment sans hésiter, tout en précisant que pour sauvegarder la neutralité de la Croix-Rouge, je préférais ne pas me joindre au convoi militaire et faire la route seul.

De retour au dispensaire, je fis part de mon projet de voyage à *Giuh*, la jeune Montagnarde de 20 ans qui me servait d'aide infirmière et d'interprète et lui demandai de m'accompagner. Elle se troubla: *«De tels déplacements sont une folie, dit-elle; chaque jour deux autos au moins sautent sur des mines sur le chemin que vous voulez emprunter pour vous rendre dans la zone des combats. Tu le sais bien que le chemin est jonché de mines... De plus, des soldats vietcongs sont aux aguets derrière les buissons. Non, jamais je ne t'accompagnerai!»*

Giuh n'exagérait pas. Mieux qu'elle peut-être, je connaissais tous les dangers qui nous guettaient. Ne voulant pas contraindre la jeune fille à m'accompagner, je décidai donc de partir seul. Mais le lendemain matin, alors que j'avais déjà chargé sur la jeep tout mon matériel — la caissette de médicaments, le brancard, l'appareil de réanimation — et que je m'apprêtais à démarrer, Giuh grimpa à mes côtés.

«Où veux-tu aller, lui demandai-je, étonné?

— *T'accompagner, évidemment...*

— *Mais n'as-tu pas peur?*

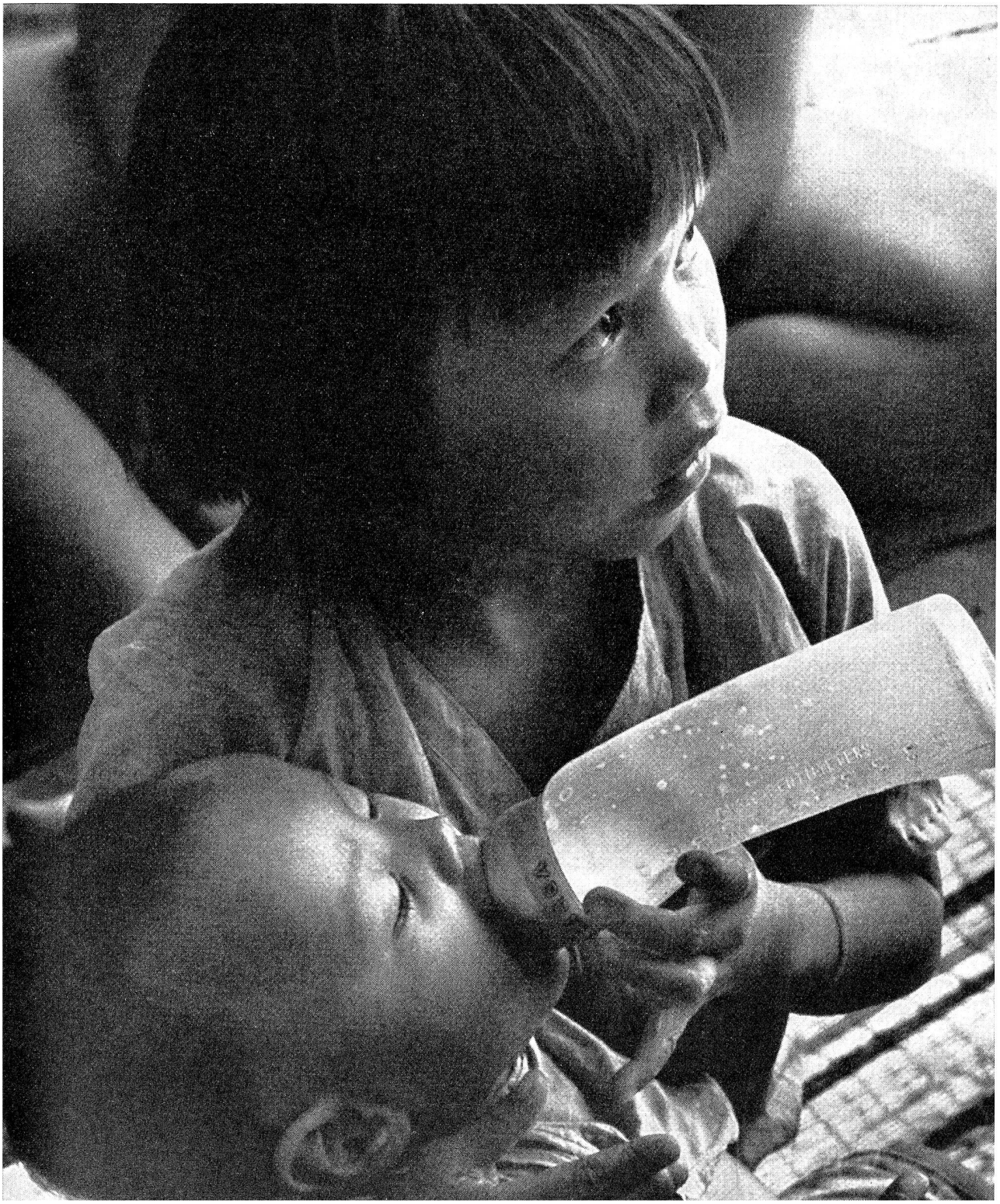
— *C'était hier, aujourd'hui, cela n'est plus aussi dangereux, je le sens. Et si un danger nous menaçait, je le sentirais; je veillerai sur toi et te protégerai!»*

Je ne lui cachai pas que bientôt nous roulerions derrière une colonne militaire de quelque 3 km de long composée de panzers, de camions, de jeeps et d'autres véhicules encore. L'on n'avait pas seulement l'impression qu'il aurait pu s'agir de guerre. Non, c'était la guerre tout autour de nous. Des tirs claquaient, des hélicoptères nous survolaient. Des panzers lourds ouvraient et fermaient la marche. Un bruit infernal nous environnait. Giuh était la seule femme de tout le convoi. Parfois, je me reprochais de l'avoir laissée venir avec moi. Nous avancions avec peine sur le chemin trop sec et poussiéreux. Moins bien équipés que les Américains qui portaient tous des masques et des lunettes de protection, nous décidâmes de faire halte et d'attendre que la colonne se soit un peu éloignée. Nous arrêtâmes la jeep en bordure de route, au haut d'un talus d'où nous avions une vue étendue sur la campagne environnante. La colonne ayant passé et les nuages de poussière qu'elle provoquait s'étant dissipés, je voulus remettre la jeep en route. Giuh me retint. *«Attends encore un peu, maintenant c'est trop dangereux»*

— *Pourquoi cette peur, tout à coup?* Et voulant la rassurer, j'ajoutai: *«Mieux vaut repartir sans plus attendre. Ici, nous pouvons facilement servir de cibles aux Vietcongs, l'endroit est trop exposé. Tu ne comprends rien à la guerre, Giuh.»*

— *Naturellement,* me répondit-elle, *je ne comprends rien à tout cela, mais je pressens le danger.*

La réponse malicieuse que je m'apprêtais à lui faire me resta dans la gorge: sur le chemin, à l'endroit où nous nous serions trouvés si Giuh ne m'avait empêché tout à l'heure de mettre le moteur en marche, trois grenades venaient d'éclater...



Le reste de la journée se passa sans incidents. Vers la fin de l'après-midi, nous rentrâmes sains et saufs au dispensaire.
Lors d'un déplacement ultérieur — Giuh et moi nous trouvions seuls en route à une demi-journée de chemin de notre lieu de destination — nous fûmes soudain entourés de tirs, sans savoir s'ils provenaient de soldats vietcongs ou d'armes mal dirigées de soldats sud-vietnamiens ou américains. Nous quittâmes la jeep pour nous mettre à l'abri, au pied de buissons se trouvant en bordure de route. Les tirs cessèrent et ce fut le silence. Un silence total, intégral, un silence immobile comme il n'en règne que dans le désert ou la brousse. Même les grillons avaient cessé leur crissement monotone. Et dans ce silence, soudain, un cri d'oiseau tout proche, pareil à celui d'une petite chouette. Giuh s'écrie aussitôt: *«C'est l'annonce d'un danger. Filons vite...»* Comme à bien des reprises déjà, je voulus résister à ces superstitions, mais Giuh s'enfuyait déjà. Je ne sais pourquoi je l'ai suivie. Les tirs reprirent. Nous nous rassîmes à quelque 100 mètres de notre première cachette, à un endroit moins bien abrité. Au bout de 10 minutes environ, le feu avait cessé à nouveau. Tout était tranquille. On ne voyait âme qui vive à l'horizon. Nous regagnâmes notre jeep. Elle était intacte. Mais sur le talus, à l'endroit précis où nous nous étions cachés, le sol béait. Un morceau de métal avait fait un prodond trou dans la terre et tout autour, le sol était jonché de multiples petits éclats de grenade... Nous nous empressâmes de quitter cet endroit peu confortable.
Je me souviendrai toujours aussi d'un autre événement inoubliable; il concerne *Prim*, un robuste jeune homme d'une vingtaine d'années, dont je fis la connaissance tout au début de mon séjour parmi les Montagnards. Il était plus intelligent et plus habile que tous ses camarades du même âge. Ses talents étaient connus à la ronde et l'on faisait ses louanges dans tous les villages voisins du sien. Il s'était complètement remis d'une blessure due à un éclat de grenade. Un jour, je fus appelé à Plei Sar, le village où Prim vivait avec ses parents. Le patient que je devais voir était Prim lui-même. Un énorme épanchement sanguin dans l'omoplate gauche ne lui permettait pas de tenir son bras autrement qu'en position horizontale. Je l'emmenai avec moi au dispensaire où je le soignai. Les médecins que j'interrogeai me confirmèrent que mon traitement était bon, mais ne comprenaient pas comment cet épanchement s'était produit sans provoquer la moindre inflammation. La seule explication possible était qu'il s'agissait d'un anévrisme de l'artère.
Dix jours plus tard, la plaie était presque guérie. Je pouvais sans crainte enlever la fixation et autoriser Prim à se lever. Le lendemain matin, lorsque je repris mon service, une grande agitation régnait parmi les patients. Prim était mort, pendant la nuit, d'une hémorragie. Sous son lit, s'étalait une immense flaque de sang. C'est vraisemblablement l'anévrisme dont il était atteint depuis longtemps qui était cause de cette hémorragie foudroyante. Et la mère de Prim, qui veillait son fils, n'avait su la combattre. Elle savait pourtant qu'elle aurait pu m'appeler.
Giuh, mon interprète, accompagna la dépouille de Prim dans son village; aucun Montagnard, en effet, n'accepte de venir se faire soigner au dispensaire s'il n'a pas la certitude qu'en cas de décès, son corps sera enterré dans son village. Si tel n'était pas le cas, il préférerait ne pas venir se faire traiter.
Un mois plus tard environ, un homme se présentait au dispensaire avec son enfant malade. Bien que vivant dans un village fort éloigné de celui de Prim, il connaissait bien ce dernier et était même lié d'amitié avec lui, me dit-il. Occupé à panser un blessé, je lui dit d'aller prendre place avec son fils dans la grande salle, de s'étendre sur un lit et d'attendre que je puisse m'occuper de l'enfant. Deux minutes plus tard, il était de nouveau là et me dit qu'il ne pouvait demeurer dans la salle. Sous le lit sur lequel il s'était installé, il y avait une flaque de sang géante... Effrayé, je quittai mon travail et me précipitai dans la grande salle: pas la moindre trace de sang. L'homme dut se rendre à l'évidence.
Le lendemain matin, je le rencontrai à nouveau, prêt à partir avec son enfant malade enveloppé dans un châle. Que c'était-il donc passé?
— *Ton enfant n'est pas guéri. Pourquoi veux-tu repartir déjà?* L'homme ne répondit pas tout de suite. Puis, en hésitant, il me dit:
— *Tu sais, Prim... Prim de Plei Sar... Tu l'as connu aussi. Nous avons fait la guerre ensemble. C'est un bon ami à moi. Cette nuit, il était couché avec moi sur le lit. Je l'entendais gémir, sans arrêt. Maintenant, je dois aller à Plei Sar, demander de ses nouvelles, s'il vit toujours. Si j'ai rêvé, c'est le signe que Prim va mal ou même qu'il est peut-être mort déjà.»*

Je racontai alors à l'homme la fin de Prim. Il était bouleversé. Il ne savait pas que son ami était mort un mois plus tôt, ici même...
Le primitif a-t-il un sixième sens? Sa sensibilité est-elle si aiguisée qu'elle lui permet de pressentir les événements à venir? Dispose-t-il d'une force surnaturelle? Un homme raisonnable en doute. Pourtant il trouve parfois certains faits troublants!